

LE MONDE DE ZOUE

Un quartier cheminot dans les années 60

Georgette Bonnier

Éditions ThoT
Roman

Conseillère en formation continue pour adultes au ministère de l'Éducation nationale, Georgette Bonnier a partagé sa vie professionnelle entre l'Ain et Paris. Elle écrit en 2014 *Le jour où je serai reine*, un récit inspiré par sa mère. Aujourd'hui, elle publie un second roman, une plongée dans le monde de l'enfance et de l'adolescence, au cœur d'un quartier populaire cheminot des années 60.

1. Le Trou

Joseph n'avait sans doute rien trouvé de mieux pour loger sa belle que ce deux-pièces insalubre où des processions de cafards font la haie d'honneur pour vous accueillir le soir, dans ce quartier triste, collé à la voie ferrée, mais proche de son travail. Un logis exigü, sans wc, sans eau sur l'évier, avec un sol ouaté, mouvant, qu'un improbable millefeuille papier journal-linoléum, linoléum-papier journal n'avait jamais réussi à stabiliser. Un chemin, dont la plaque qui le nomme a disparu depuis longtemps sous les ronciers, dessert le quartier. Soit on descend au Trou, soit on en remonte. On entre au Trou comme dans le souvenir d'un lieu qui fut clos et dont il garde l'empreinte. Une pompe à bras à l'entrée, une autre, plus loin, se cache dans une cabane brinquebalante.

Au bout du chemin, près de chez Trayvou, la fabrique de balances en tout genre, une vaste maison se distingue par sa verrière et son jardin. On dit que c'est une ancienne maison de maître. C'est là qu'habite Jacqueline. Son père n'est pas cheminot. Les autres sont comme Joseph, presque tous employés aux ateliers dits des « machines » de la Compagnie du PLM¹, dont les bâtiments aux toits arrondis ressemblent à d'énormes « boudoirs » collés les uns aux autres qui barrent le paysage. Dans ces ateliers, ils seraient des milliers d'ouvriers mécaniciens, fondeurs, carrossiers, peintres, à fabriquer, réparer les michelines, les Fives-Lille², les BB, les CC ou encore les CoCo³. Des milliers d'ouvriers en bleu qui se déversent en troupeau à l'appel de la sirène d'entrée et de sortie, d'où leur appellation de « bœufs » (prononcer « beu »). Quelques chefs, arborant veston, habitent le Trou où ils bénéficient, de par leur statut, de la mise à disposition d'une maisonnette à jardinet, sans charme particulier.

Si Joseph ne parle pas à la maison, il parle ailleurs et les réunions du syndicat, qu'il donne comme

1. Ancienne Compagnie des chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée.
2. Locomotive à vapeur de la société du même nom.
3. Types de locomotives.

prétexte à ne pas rentrer à l'heure de sortie, énervent sa « bourgeoise » qui n'entend rien à toutes ces choses-là. Au Trou, presque toutes les femmes font des ménages ou travaillent à domicile : montage de hameçons, fleurs en plastique, brosses. Marie, elle, s'est lancée dans « l'industriel » et a installé dans la cuisine-pièce-à-tout faire un atelier de montage de briquets.

Tous les matins, au passage du laitier, le réveil est assuré par le bling-bling du cliquetis de la monnaie déposée le soir dans le creux du couvercle de la berthe à lait. Lorsque Zoue entend *pouet-pouet*, c'est réjouissant parce que c'est l'été et l'arrivée du laitier et de ses fromages blancs. C'est par une ou deux pressions sur la poire de son avertisseur fixée au guidon de son triporteur que le laitier fait une entrée fracassante au quartier, sandales, short et tablier à bretelles. À son arrivée surgissent de toutes les maisons les amateurs de fromage blanc et de la crème qui va avec. La lutte est sévère. Il s'agit d'être au plus près de l'engin si l'on veut avoir une chance de récupérer, au vol, au moins un spécimen laiteux, craché de sa faisselle directement au fond du saladier dans le doux clapotis du « p'tit lait » encore présent malgré la chute. La crème n'est

pas garantie non plus, la capacité du bidon n'étant pas forcément en adéquation avec les méandres de la tournée et la gourmandise à géométrie variable des habitants des quartiers desservis.

Les soirs d'été, Joseph et Marie font comme tout le monde, ils descendent leur chaise, pour « prendre le frais ». Pendant qu'ils piapiaient avec les voisins, la bande en profite pour partir à la chasse aux lucanes, attirés et déstabilisés par la lumière des candélabres. Zoue, comme le reste de la bande, n'hésite pas à saisir ces affreuses bestioles derrière la tête, entre le pouce et l'index afin de neutraliser les mandibules, sans bien sûr montrer la moindre peur. Une fois les coléoptères enchevêtrés et empilés dans des grosses boîtes de conserve, il faut assurer la livraison de la cargaison par-dessus le mur d'enceinte de la fabrique de balances en tout genre, au bout du chemin du Trou, histoire de faire peur au père Ficelle, le gardien. Mais l'émotion la plus forte, attendue par tous, était la surveillance des trous du mur de soutènement de la voie ferrée dont certains, toujours les mêmes, étaient occupés au printemps par des nids de moineaux.

Beaucoup de petits tombaient. Il fallait vite les remettre dans leur nid avant qu'ils soient mangés par

les rats qui infestaient les *équevilles*¹ toutes proches ou les matous qui attendaient ce moment pour se régaler. Tous aimaient sentir le petit corps sans plume, chaud, bruissant de vie au creux de leur main, tous admiraient avant de remettre l'oisillon au nid la perfection du bec qui n'en était pas encore un, sorte d'origami fragile et désespéré en quête de la providentielle bouillie maternelle.

Mardi gras, c'est jour de fête au quartier : c'est le jour des *bugnes*. Zoue dont la gourmandise est légendaire trépigne d'impatience. Elle ne s'en délecte que ce jour-là. Chaque mère du quartier a sa spécialité, des craquantes avec leurs petites bulles qui pètent en bouche, des molles, moelleuses qui fondent au palais en exhalant la divine saveur de fleur d'oranger. Comme l'exige la tradition, chaque mère se doit de remplir, avant de le déposer dans la cour pour dégustation collective, le panier de son choix, celui qu'elle a sous la main, à pommes, à noix, à bois, à minima à salade. La mère de Michou, épouse de chef, donc habitant maisonnette à jardinet, se distingue en remplissant à

1. Vocabulaire populaire lyonnais pour désigner le lieu de dépôt des ordures.

ras bord sa panière à linge, un volume qui lui confère le titre incontesté de « reine de la bugne ». Marie, la mère de Zoue, ayant raté une fois les siennes, avait décrété depuis ce jour qu'elle avait autre chose à faire. Zoue n'a pas d'autre alternative que d'aller prêter main-forte à la mère de Michou dans la buanderie, lieu bien connu de la bande, transformée pour la circonstance en atelier à bugnes : la rampe à gaz est utilisée pour chauffer l'huile, la planche à laver s'avère parfaite pour les découpes de la pâte. Zoue ne quitte pas des yeux les rectangles qui croustillent, gonflent des joues et s'entassent dans la panière à linge dès qu'ils sont bien dorés, enneigés au passage par Mimiche dont le geste auguste du semeur de sucre provoque chez elle une délicieuse extase. Lorsque tous les paniers se retrouvent au milieu de la cour pour dégustation, la panière à linge de la mère de Michou remplie jusqu'aux anses ne souffre aucune concurrence, noblesse oblige.

Devant la fenêtre de Joseph et Marie se dresse le totem, un poteau en bois noirci par la fumée des locomotives à vapeur, dressé contre le mur, bien en face de la cour. Le père Sorat, vieux cheminot, y gare majestueusement son vélo. Majestueusement s'entend par son lancer de jambe qui doit franchir l'obstacle de

la selle perchée très haut, sans que la pince qui retient le bas de son pantalon saute. Les filles peuvent bien jouer à la balle, les garçons aux billes ou aux osselets, les parties s'arrêtent instantanément pour admirer le jeté, en espérant secrètement, ce qui n'advient jamais, que la pince pète.

Zoue craint son père mais aussi son voisin de palier, le père Sorat. Ses yeux perçants, bleus comme des brûleurs à gaz, foudroient celui ou celle qui ne marche pas droit. Il est considéré comme le chef du quartier. Les enfants s'empressent de lui dire *Bonjour m'sieur, Merci m'sieur*, enfin tout ce qu'il faut dire pour éviter de déclencher le froncement de sourcils et l'opprobre bleu acier qui tue.

C'est lui qui « épingle » les avis sur le poteau. Hormis les décès, il s'agit le plus souvent d'un appel à la solidarité au bénéfice de telle ou telle famille dans la peine ou le besoin, le plus souvent les deux. Même le père Ficelle, considéré comme bizarre, non-cheminot, donc étranger, mais pauvre, avait bénéficié, une fois, de la largesse des habitants du quartier : un panier de patates, agrémenté de quelques topinambours et, aimablement fournis par le père Granier, dit « l'homme invisible », une pêche de vigne et deux abricots.